

Arielle

Après de nombreuses années d'enseignement dans des écoles primaires, essentiellement en cycle deux, je prends, pour la première fois un poste dans un Institut Médico Educatif. En arrivant comme enseignante à l'Ime, je retrouve Arielle. Elle a bien grandi, elle a neuf ans maintenant ; mais je me souviens d'elle...

J'étais alors institutrice à l'école maternelle du village, dans une classe de grande section. Arielle venait de faire sa rentrée en petite section. Je la revois debout et raide au milieu de la cour et j'entends encore ses cris déchirants, mêlés de pleurs. On dirait qu'elle fait fuir les autres enfants et les adultes. Maîtresses, aides maternelles ont bien du mal à l'approcher et à l'apaiser. Seule dans son coin, elle semble perdue, terrifiée. Je croise sa mère, que je connais car, quelques années auparavant, j'ai eu la sœur aînée d'Arielle, Manon pendant deux ans, au CP et au CE1. Cette mère paraît très inquiète quant au comportement de sa petite fille.

Quand je prends mon poste à l'Ime, Arielle est accueillie à plein temps dans un groupe de cinq enfants de l'Imp, appelé l'atelier « bleu lavande ». Elle vient en classe deux fois par semaine avec Théo et Jules. Ici, à l'Ime, je ne fais pas la classe comme d'habitude. En fait, j'accueille les enfants dans ma salle de classe, tout au long de la journée, par groupes de deux à six participants et ce pour une ou plusieurs séances par semaine en fonction de leur projet personnalisé. Pour Arielle, Théo et Jules, je propose un travail sur les lettres, les sons et des jeux mathématiques. Au début, elle accepte de faire comme les garçons, quelques exercices de graphisme, de phonologie, quelques jeux aussi. Elle connaît les lettres et sait les écrire en majuscules. Elle écrit son prénom, toujours accompagné d'un A majuscule et d'un smiley. Mais très vite, cela devient difficile pour elle. Elle refuse d'écrire les lettres que je demande et veut juste écrire la date, son prénom, suivi d'un A et d'un

smiley. Pour les jeux, elle choisit toujours le même et me demande de faire une partie avec elle (c'est un jeu qui se joue à 2). Quand j'arrive à la faire participer à un autre jeu avec les garçons, elle s'assied toujours très près de moi, leur tournant le plus possible le dos. Elle joue à côté mais pas vraiment avec eux. Et cela ne fait qu'empirer. Elle refuse de plus en plus souvent les activités avec eux et accapare toute mon attention, si bien que moi aussi, j'ai du mal à leur accorder du temps.

Devant cette situation peu satisfaisante, je réorganise mon emploi du temps afin d'accueillir Arielle et les garçons séparément.

A la rentrée des vacances de février, elle viendra donc seule en classe, quand elle viendra. Car très souvent, c'est difficile pour elle de sortir de son atelier. Quand j'arrive pour la chercher, elle refuse, me regarde d'un œil noir, j'ai l'impression de lui faire peur. C'est une période où elle ne va pas bien. Elle réclame de plus en plus un enveloppement. Un petit drap est à sa disposition dans l'atelier. Pendant un certain temps, elle l'utilise quotidiennement, s'entoure les épaules avec et réclame souvent à l'adulte de serrer le nœud très fort sur la poitrine pour que ça tienne bien. Mais parfois, cela ne suffit pas à la contenir. Elle prend alors une couche dans le coin des poupées et la fixe comme elle peut à son entrejambe. A cette époque, elle a de fréquentes crises de larmes, longues et poignantes. Elle sort vivement et fréquemment de l'atelier. Il n'est pas rare de la retrouver, pleurant, couchée sur le sol, dans l'atelier, sur la pelouse ou sur un banc dans le couloir. Dans ces moments-là, elle semble très loin, inaccessible. Alors la séance en classe paraît bien dérisoire face à cette angoisse. Le moment d'y venir tombe mal, rajoute de l'angoisse. Certains jours, pourtant, elle paraît aller mieux et peut y venir, toute souriante et volontaire.

Je ne suis pas la seule à éprouver des difficultés ou plutôt de l'incompréhension devant le comportement d'Arielle. Orthophoniste, psychomotricienne, même les éducatrices qui sont avec elle au quotidien s'interrogent : certains jours, tout se passe bien et d'autres, les crises succèdent aux crises et difficile de l'apaiser.

A la demande des éducatrices, le psychiatre fait un point avec l'ensemble des personnes qui travaillent auprès d'Arielle. Il nous explique combien, pour Arielle, l'autre peut être perçu comme agressif, intrusif, violent. Il nous conseille de faire attention à la manière dont on s'adresse à elle, au timbre de la voix. Il nous invite à observer ce qu'elle met en place pour tenter de contenir son angoisse, afin de mieux l'accompagner.

Dans la classe, elle a jeté son dévolu sur les catalogues de jouets. Dans la pile, elle recherche en priorité des images de déguisements, puis des jouets de fille, plus rarement des habits (quand elle ne trouve plus de déguisements). Très rapidement, elle ne fait plus que cela : découper une image, la coller et écrire son nom accompagné bien sûr du A et du smiley. Ensuite, il faut vite qu'elle parte en emportant sa feuille. Je me trouve bien inutile, je m'interroge. A quoi bon un temps de classe pour elle ? Pourtant, quelquefois, cela a pu l'apaiser de venir en classe. Retrouver un catalogue de jouets, se poser à une table, découper un déguisement et repartir.

A la rentrée scolaire suivante, en pensant aux enfants comme Arielle, pour qui c'est difficile de venir en classe je propose une nouvelle organisation. C'est moi qui vais me déplacer sur chaque atelier. Ainsi les enfants ne seront pas dépaysés et garderont leurs repères. Arielle a changé de groupe. Elle est maintenant dans l'atelier appelé « jaune soleil » avec quatre garçons : Benoît, Simon, Sandro et Victor. J'interviens le vendredi matin de dix heures à midi. C'est un temps plus long, deux heures, à voir comment chacun va l'investir, car je ne connais pas les garçons et ce qu'il sera possible de faire avec eux. J'ai prévu un temps de comptines et chansons, puis des jeux et enfin la lecture d'un album.

Le vendredi matin, j'arrive donc avec mon matériel sur l'atelier d'Arielle. Elle m'accueille avec des « Oh non, pas elle ! Je veux pas la voir celle-là ! » Elle se rue dehors, dans la cour de récréation, en claquant la porte. Pendant longtemps, ce sera à peu près le même accueil à mon égard, avec plus ou moins de virulence.

Petit à petit, elle accepte un peu plus ma présence et commence à participer à un jeu ou une des activités que je propose. A la rentrée de janvier, je propose à l'éducatrice d'essayer d'écrire avec eux un texte collectif. Je m'appuie sur quelque chose qu'ils ont fait dans la semaine et leur demande de raconter (une sortie, une visite à la ferme, la neige...) L'éducatrice a préparé des photos qui servent de points d'appui. Arielle est accrochée tout de suite par ce travail. Elle raconte, choisit et colle les photos correspondantes, et veut écrire sur la grande feuille comme moi. Au début, le numéro du texte, puis le titre et enfin une partie du texte, sous ma dictée, lettre après lettre.

C'est long, fastidieux et je suis attentive à ce qu'elle donne, vigilante quant à sa fatigue. J'essaie, j'adapte...pour le moment ça semble fonctionner. Mais elle accapare beaucoup. Quand elle est là, présente et active, je m'en réjouis mais je constate aussi qu'elle enferme les adultes présents, l'éducatrice, moi, dans une relation dont les autres enfants sont exclus. Elle veut tout faire vite, seule, nous entraîne dans un tourbillon. J'essaie de la tempérer, de faire participer les autres également à l'écriture du texte collectif. Elle accepte mal d'attendre son tour, perd patience, quitte le regroupement, voire l'atelier.

Quelques temps après, l'éducatrice me demande s'il serait possible de faire quelque chose sur la notion de grand/petit. Arielle parle beaucoup de cela : « Moi, je suis grande ! » Effectivement, elle est grande en taille mais c'est la plus jeune de son groupe en âge. Aussitôt, je pense à des activités de mesure : pour la taille c'est facile mais pour l'âge c'est plus compliqué. Je propose que l'on commence à mesurer les tailles, ça me laisse le temps de penser comment organiser et symboliser les âges. Lors de la première séance, Arielle est très active, elle m'assiste véritablement, me faisant passer la règle, les feutres qui nous servent à mesurer les tailles. Elle est très contente, fière de coller sa photo : c'est presque la plus grande, juste en dessous de Simon. Le vendredi suivant, pour marquer l'âge de chacun, j'ai affiché un grand panneau horizontal avec la date de l'année de naissance. J'ai préparé des petites bandes, une

par année, pour représenter l'âge de chacun. A la fin de la séance, Arielle a la bande la plus courte. Elle est en colère et me lance : « Tu es méchante, tu m'as fait petite ! » J'essaie de lui expliquer qu'effectivement, elle est grande en taille mais jeune en âge. Rien n'y fait, elle ne décolère pas. Elle répètera d'ailleurs à plusieurs adultes en me montrant : « Elle m'a fait petite ! » Les séances suivantes, Arielle a du mal à passer à autre chose, elle veut enlever le panneau des âges, elle décolle sa photo et la met tout en haut du tableau des tailles. « Je suis grande, regarde, eux ils sont petits et ma sœur aussi, elle est petite. »

Je me dis qu'Arielle, comme beaucoup d'enfants, a du mal à s'y retrouver entre les notions de taille et d'âge et les différentes étapes de la vie. Le vendredi suivant, j'apporte donc un jeu de figurines en carton qui représente les différents stades de la vie, du bébé à la personne âgée. Les enfants essaient de les ranger dans l'ordre de croissance. Arielle choisit la figurine qui représente une adolescente et dit : « Ça c'est moi, je suis grande comme elle ! »

Ce jeu des figurines en carton va nous occuper pendant plusieurs séances. Il est composé de deux séries de huit figurines allant du bébé à la personne âgée. Chaque pièce tient debout grâce à un petit socle en plastique dans lequel on l'insère. Je demande à Arielle, comme aux autres enfants, de ranger ces personnages dans l'ordre croissant. Elle s'exécute sans trop de difficulté et fait des commentaires en les plaçant sur la table. « C'est un bébé, comme ma sœur. » Sa sœur a cinq ans à cette époque, plus vraiment un bébé. Je le lui fais remarquer et elle me rétorque : « Elle est petite quand même ! » Puis, « Lui, c'est Sandro » dit-elle en montrant l'image d'un petit garçon d'environ cinq ans. Je m'étonne : « Tu es sûre Arielle ? Il est vraiment petit ! » « Mais oui, » me répond-elle un peu agacée par ma question, « Sandro il est petit comme ça et Victor aussi ! » Sandro a presque quatorze ans et Victor, douze ! Elle, par contre, a choisi la figurine adolescente pour se représenter. « Elle c'est moi, tu vois comme je suis grande » me redit-elle avec les yeux qui pétillent. Je lui fais

remarquer que la figurine me semble plus âgée qu'elle, mais elle fait celle qui n'entend pas. Elle va faire onze ans au mois de juin.

A la séance suivante, nous reprenons ce jeu. Elle retrouve « sa » figurine avec plaisir. Elle demande d'écrire son prénom sur un papier et de le coller dessus. J'hésite, nous échangeons des regards avec l'éducatrice...doit-on aller dans ce sens, suivre sa volonté ou pas? Finalement, je lui dis que c'est d'accord, en précisant que c'est un jeu et je lui donne du papier et un feutre. Elle s'applique à écrire, est heureuse de coller le post-it avec son prénom. Elle sourit et me dit : « Tu as vu, je suis belle ! »

Je m'interroge, qu'est-ce qui se joue avec cette histoire de petit/grand pour Arielle ? Sans aucun doute quelque chose d'important pour elle. C'est ce que j'ai ressenti en tous cas. Elle se voit grande, adolescente. Peut-être, un désir de se projeter dans l'avenir ou peut-être une identification avec sa mère, avec sa sœur aînée Manon, qui vient de partir faire ses études à Montpellier ? Cela me fait penser aussi aux images de robes de princesse qu'elle découpait et qu'elle collait l'an dernier. Sans doute, une manière de se rassembler, elle qui a une image corporelle, morcelée, éparpillée.

Elle continue à personnifier les figurines de carton. « Elle, c'est Claire. » L'infirmière est effectivement une jeune femme blonde. « Elle, c'est Louise. » dit-elle en montrant une femme d'âge mûr, brune comme la psychologue. « Lui, c'est docteur K. » L'éducatrice et moi-même retenons un rire. Pas très flatteur, elle a choisi le personnage du vieux pépé. Le psychiatre de l'Ime n'est pas si vieux, mais c'est quand même le plus âgé d'entre nous. Pour chacun d'eux, elle demande le modèle de son nom et le recopie avec soin avant de le coller. Je remarque qu'en ce qui concerne les adultes, ses choix sont plutôt judicieux. Elle prend en compte la couleur des cheveux et approximativement l'âge. C'est loin d'être le cas pour elle et pour ses compagnons d'atelier, surtout Sandro et Victor !

A la fin de la séance, alors que je range le matériel, elle me demande de garder « sa figurine ». Je concerte du regard l'éducatrice... Là encore, je m'interroge. Il est clair qu'elle s'identifie d'une certaine manière à cette image d'adolescente. Dois-je accéder à sa demande ? Est-ce bon pour elle ? En tous cas, je sens que c'est important. Je l'autorise à la garder en lui précisant d'en prendre soin. « D'accord, tu peux la garder. D'ailleurs, je laisse le jeu sur l'atelier. Mais si j'en ai besoin avec un autre groupe, je te le dirai et je viendrai le chercher. » « Super ! » Me dit-elle avec un grand sourire. Dans les jours et les semaines qui suivront, elle réclame le jeu presque tous les jours, aligne les figurines et garde même la sienne dans son casier.

Quelques temps plus tard, c'est l'anniversaire de Simon puis celui de Sandro. Nous ajoutons une bande de papier pour symboliser l'année en plus et le grandissement. Arielle ne participe pas à ces deux moments, s'isolant à sa table avec sa figurine. Je lui dis que bientôt aussi ce sera son tour d'ajouter une bande puisque son anniversaire approche mais elle me répond qu'elle est plus grande qu'eux. L'éducatrice me confie qu'elle emporte sa figurine partout même dans la cour et qu'il devient difficile de la lui faire poser. Cela me rappelle la période où elle se ruait sur les magazines pour faire ses découpages et où il lui était quasiment impossible d'accepter autre chose.

En avril, je démarre une séance avec Benoît que je ne voyais pas jusque-là car le vendredi matin quand j'interviens sur l'atelier, il avait une autre activité. Je l'accueille donc seul dans la classe pour une première séance et dès la semaine suivante, Arielle fait part de son désir de venir avec lui en classe. Identification, collage ? En tous cas c'est le seul de son groupe avec lequel Arielle a une accroche. Il parle bien, comme elle, ils ont des échanges, ils rient, jouent et bien sûr aussi se disputent ou ne se supportent plus, ça dépend de leur état à chacun.

Fin mai, pendant une séance d'analyses des pratiques, nous parlons d'Arielle. Je raconte l'histoire des figurines, celle des bandes où elle me dit : « Tu m'as fait petite ! » Louise, la psychologue raconte qu'en séance

avec elle, Arielle joue souvent à la poupée. Elle prend la place du docteur car la poupée est toujours malade. Alors elle la soigne, l'opère et dit : « Oh, mais elle a toujours quelque chose, elle est pas réparable. »

Comment ne pas penser à Arielle opérée il y a trois ans pour des troubles épileptiques. Nous échangeons sur ses enveloppements avec des draps, des couches, auxquels elle a eu recours pendant longtemps et qui ont quasiment disparu. On s'en féliciterait presque, on dirait qu'elle a grandi. La psychanalyste extérieure à l'Ime qui conduit nos séances d'analyses des pratiques, met l'accent sur l'angoisse que doit vivre Arielle. Elle nous parle de sa difficulté à ressentir son corps, non pas comme une enveloppe contenant mais au contraire, trouée, d'où pourrait s'échapper des morceaux d'elle-même. De ce fait, elle développe une sorte de vigilance envers l'autre, qui est forcément menaçant et une recherche pour envelopper, contenir le chaos qui l'habite. En réfléchissant au comportement d'Arielle, on se rend compte que non, en fait l'angoisse n'a pas disparu. Arielle a maintenant trouvé d'autres solutions plus adaptées, on pourrait dire. Cet hiver, elle a souvent gardé son manteau à l'intérieur, son écharpe ainsi que son bonnet. Aux beaux jours, si sa tenue était un peu trop ajustée, tee-shirt un peu trop court, pantalon taille basse, elle a réclamé un autre tee-shirt plus grand qu'elle mettait par-dessus.

Un jour, elle vient en classe avec Benoît, elle ne semble pas bien. Elle va tout de suite s'asseoir dans mon fauteuil, bien calée entre les accoudoirs, bien à l'abri avec son manteau, son écharpe et son bonnet. Je lui dis alors qu'elle doit venir à la table avec son camarade, que mon fauteuil, ce n'est pas sa place. Mais elle se met tout de suite à tourner sur ce fauteuil pivotant et me dit : « Non, je peux pas. » Elle pleure. Je comprends qu'elle ne va pas bien du tout et je remarque aussi qu'elle arrive à le dire. C'est assez nouveau cette capacité à verbaliser quand elle ne va pas bien. Je lui réponds : « D'accord Arielle, pour aujourd'hui, tu peux rester dans le fauteuil. Mais la prochaine fois, tu reviendras à la table avec nous, le fauteuil, ce n'est pas ta place. » Et, elle s'est apaisée. Je crois comprendre maintenant qu'elle ne pouvait pas faire autrement, qu'elle s'était trouvée une solution à elle pour gérer son angoisse. Elle a

recours maintenant à des solutions d'enveloppement plus adaptées aux yeux des autres. Le symptôme n'a pas disparu mais il est devenu plus acceptable socialement. En ce sens, oui, il me semble qu'elle a grandi.

J'ai présenté mon travail avec Arielle à mes compagnons du groupe ChamPIgnon de Béziers. Comme nous en avons l'habitude, nous avons fait plusieurs séances d'élaboration à partir de mes notes. Leurs retours m'ont permis d'y voir plus clair, de tenter d'analyser ce qui se passe pour Arielle mais aussi pour moi, en tant qu'enseignante en Ime.

Tout d'abord, je dirais qu'il y a eu un changement dans la manière de faire mon métier. En ce qui concerne Arielle, je l'ai accueillie en classe ou bien je me suis déplacée sur son atelier. Quelquefois, j'ai travaillé seule avec elle ou en duo avec un garçon ou encore dans un petit groupe d'enfants. L'histoire d'Arielle, entre autres, semble rendre compte de ces changements, de ces adaptations comme autant de tentatives de réglages de ma posture d'enseignante dans ce nouveau milieu.

D'autre part, je réalise que j'ai raté quelque chose au niveau de la représentation symbolique que sont les ceintures. Quand Arielle dit : « Je suis plus grande qu'eux », en parlant des garçons de son groupe, peut-être essaie-t-elle de me dire : « Tu ne vois pas que je sais faire plus de choses qu'eux. » En effet, contrairement à d'autres enfants de son atelier, elle parle bien, elle connaît et reconnaît les lettres, elle sait les écrire... Et je ne lui ai pas fourni d'outil qui permette de représenter ses compétences, différentes de celles de ses camarades. Bien sûr, on est loin des ceintures de niveaux habituelles mais j'aurais pu mettre au point quelque chose qui marque les acquis et surtout donne une place à chacun. Peut-être un cahier de réussites adapté ?

Les difficultés rencontrées dans le travail avec Arielle montrent l'équilibre à trouver entre le bien-être de l'enfant et les apprentissages à faire qui demandent certaines contraintes. Le choix n'est pas évident, c'est un équilibre fragile et cela m'a beaucoup interrogé. Il m'a fallu arriver à lâcher mes réflexes habituels d'enseignante. Ici, tout se fait par

tâtonnements, c'est à la fois angoissant et intéressant. Cela nécessite une vigilance extrême, comme marcher sur un fil. Cela me fait penser à l'expression qu'utilisait René Laffitte pour parler d'écoute : « laisser traîner des oreilles de cocker ». Je la comprends comme être dans une attitude de grande écoute mais sans attente, sans projection particulière. Juste être là, vraiment présent et ouvert à ce que l'enfant peut proposer pour l'accompagner au mieux dans cette voie, sur ce chemin qu'il initie et qui lui est propre.

Arielle, que l'on pourrait qualifier de psychotique, doit faire avec une angoisse qui parfois la submerge. De ce fait, elle a tendance à se réfugier dans des comportements répétitifs qui la rassurent. On a pu le voir avec les découpages de déguisements, le jeu des figurines, son investissement dans l'écriture de textes... Au départ, cela peut paraître apaisant pour elle puis très vite, il me semble que cela devient enfermant aussi. Il est souvent difficile alors de la faire passer à autre chose. La tentation serait grande de laisser Arielle reproduire des activités qu'elle connaît, apprécie, qui l'apaise mais l'enferme aussi. Pourtant, il est possible même s'il y a angoisse, de poser des limites, d'exiger un peu plus d'elle sans la mettre à mal. Parfois, j'ai le sentiment de l'avoir un peu bousculée mais j'ai tenté de mettre en place un cadre de travail clair, rassurant, en proposant d'abord des activités connues puis quelque chose de nouveau et donc de dérangeant. Au début, elle a toujours rechigné, puis petit à petit, il a été possible de faire autre chose.

Ce qui m'a aidé également dans mes tâtonnements avec Arielle, c'est mon expérience d'enseignante et d'enseignante en PI. Je veux dire par là, l'habitude de s'adresser à une classe et la pratique de s'appuyer sur ce groupe pour faire tiers. Les quelques fois où j'ai eu affaire à Arielle seule, je ne me suis pas sentie à l'aise, l'impression qu'il me manquait quelque chose, des bases sur lesquelles m'appuyer. La relation duelle ne m'a permis aucune mise à distance et a engendré cette impression de tourbillon que j'ai pu ressentir par moments. Au contraire, la présence d'un groupe, même restreint, impose des règles de fonctionnement, un

autre rythme et introduit de la médiation. Attendre son tour, ne pas tout faire, éviter le collage avec l'adulte... difficile pour Arielle mais pas impossible. Avec ce cadre-là, j'ai le sentiment de pouvoir l'accompagner sans rentrer dans sa folie.

Il m'a fallu ce travail d'écriture sur Arielle pour prendre du recul sur ma pratique et réaliser le chemin que j'ai parcouru en tant qu'enseignante depuis ma prise de fonction à l'Ime. C'est la cinquième année que je suis dans ce nouveau milieu professionnel. Il y a deux ans, j'ai présenté mes notes sur Arielle pour la première fois au champignon de Béziers puis, plus tard, aux rencontres pédagogiques de La Borde. Un travail d'élaboration s'est alors mis en place. Les échanges, questions et remarques de chacun m'ont permis de faire des allers-retours entre ma pratique et ma réflexion sur celle-ci. Le travail auprès d'Arielle comme auprès des autres jeunes de l'Ime ; une certaine prise de distance, rendue possible par ce travail d'écriture notamment, m'ont permis de prendre de nouvelles marques. Je n'ai pas changé de métier mais j'ai changé de terrain.

Francine Pujol, août 2018